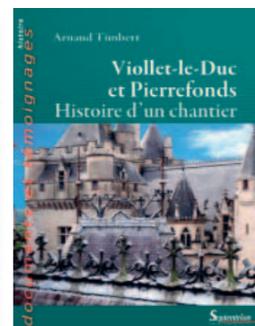


Publications

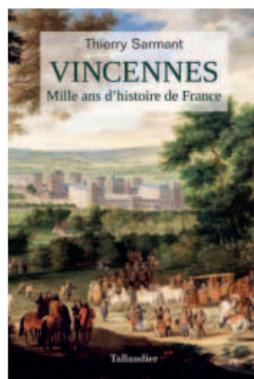
Françoise Bercé



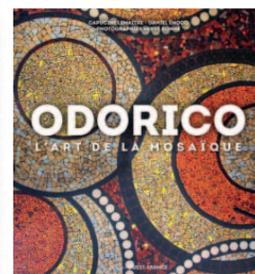
1.



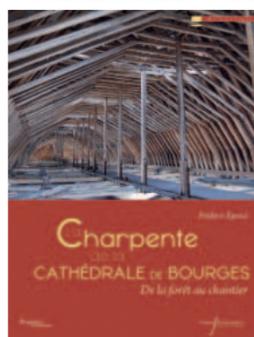
5.



2.



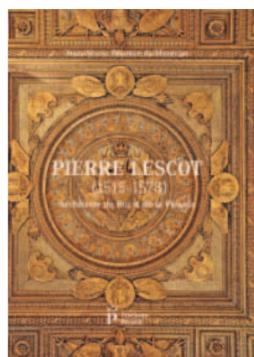
6.



3.



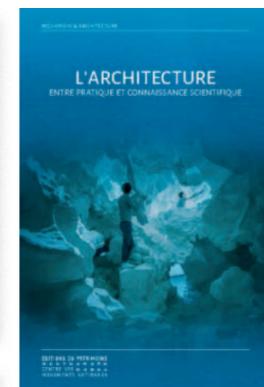
7.



4.



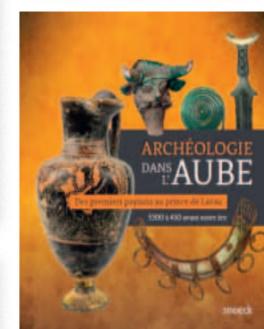
8.



9.



10.



11.



12.

Le Crac des Chevaliers. Chroniques d'un rêve de pierre, sous la direction de Jean-Marc Hofman et Emmanuel Pénicaud, préfaces de Marie-Christine Labourdette et Gilles Désiré dit Gosset, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine, Hermann, MAP, 2018, 120 p. (fig. 1)

Le Crac des Chevaliers fut l'une des attractions de la section des maquettes de l'Exposition de 1937, dans le palais du Trocadéro, devenu palais de Chaillot; le conservateur du nouveau musée des Monuments français étant alors Paul Deschamps, dont les travaux avaient porté sur l'architecture médiévale de la Syrie et du Liban. Dans cet ouvrage, qui accompagne l'exposition de la Capa, Jean Mesqui retrace l'histoire de cette « forteresse hors du commun », située dans la partie occidentale de l'actuelle Syrie, sur une éminence dominant la plaine d'Homs où se croisent les deux itinéraires est-ouest les plus importants de la région, entre la vallée de l'Oronte et le piémont du Djebel Ansariéh. La forteresse, dont la charge fut confiée, lors de l'établissement des royaumes francs de la Terre sainte, aux Hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fut complètement reconstruite après 1170. Elle fut l'objet d'une deuxième campagne de construction, entre 1230 et 1240, sans doute en raison du tremblement de terre de 1202.

Le Crac tomba en 1271 aux mains des mamelouks. Cet ouvrage permet de suivre sa fortune en Europe au XIX^e et au XX^e siècle, avec le passage des grands voyageurs français, britanniques et suisses; de Jean Louis Burckhardt à Alexandre et Léon de Laborde, puis Louis De Clercq, Emmanuel Guillaume-Rey et Max van Berchem. Sont rappelées les origines de l'exceptionnel fonds photographique constitué par le service des Monuments historiques, au moment où, à l'issue de la Première Guerre mondiale, la France instaurait un protectorat sur la Syrie et le Liban, et créait le service des Antiquités de Syrie. Parmi les principaux fonds, il faut citer celui de Camille Enlart (mission 1921-1922), dont les travaux portèrent en particulier sur l'architecture religieuse, tandis que Paul Deschamps constituait un important fonds photographique sur les fortifications (mission de 1927-1928), avant de publier, en 1934, une vaste monographie chez Geuthner. Le Crac fut acquis en novembre 1933 par la France, puis rétrocédé à la Syrie en 1949. En 2006, il fut inscrit sur la liste du patrimoine mondial.

Vincennes. Mille ans d'histoire de France, par Thierry Sarmant, Paris, Éditions Tallandier, 2018, 400 p. (fig. 2)

Thierry Sarmant, conservateur général en charge des archives de la Défense à Vincennes, a brossé l'histoire séculaire d'un château royal, à proximité de la capitale et à une distance suffisante de celle-ci pour avoir servi trois fois de refuge à ses rois. Le lieu était célèbre pour le bon air dont on y bénéficiait grâce à l'importance du bois, dont les franges ont été si souvent loties et modifiées au cours des deux derniers siècles. Cette histoire « nationale », récit qui, de Saint Louis se poursuit jusqu'au projet d'installation de la présidence de la République, rappelle l'histoire des bâtiments royaux et de leurs hôtes, grâce aux fouilles d'Odette et Jean Chapelot, en passant par les travaux d'Alain Erlande-Brandenburg, Jean Mesqui, Alexandre Cojannot, Bertrand Jestaz et Nicolas Faucherre. De nombreuses études ont été consacrées aux séjours de Charles V et à ceux du roi d'Angleterre, en 1422 (J.P. Foucher, Claudine Billot, Raymond Cazelles, Claude Gauvard), ainsi qu'à la chapelle gothique du XVI^e siècle, et aux « maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvres des constructions royales » (Monique Chatenet, Étienne Hamon et Nicolas Roux). L'ouvrage ne sacrifie pas le rôle politique du château devenu prison politique avant la Révolution, ce dont nous avons maints échos dans les pamphlets du siècle et dans la correspondance de Mirabeau. L'assassinat du duc d'Enghien dans les fossés du château, en 1804, demeure l'image la plus forte de la légende napoléonienne. Vincennes fait l'objet de deux sièges à la fin de l'Empire, puis accueille le procès des ministres de Charles X, en 1830. C'est assez tardivement que se joue sa vocation actuelle : siège de la Société des amis de Vincennes, on installe dans le donjon, en 1925, le musée de la Guerre. Cependant, le rôle actif du château n'était pas achevé. En 1939-1940, le château abrita le quartier général des forces terrestres françaises. Les combats de 1944 ont « dégagé » les casemates et autorisé la restitution du mur arcade que réalisa Jean Trouvelot, entre les logis du roi et ceux de la reine. C'est en avril 1949 que fut installé, dans le pavillon du roi, le Service historique de l'Armée, du moins sa section moderne. Les différents services historiques furent progressivement regroupés à Vincennes.

La Métropole sénonaise. La première cathédrale gothique dans son contexte, « Actes du colloque international, Sens, 10-11-12 octobre 2014, en l'honneur du 850^e anniversaire de la consécration de la cathédrale Saint-Étienne de Sens, organisé par la Société archéologique de Sens », sous la direction de Jean-Luc Dauphin, Claire Pernuit-Farou, Lydwine Saulnier-Pernuit, Paris, Éditions Picard, 2017, 413 p.

Le colloque organisé à Sens, en l'honneur du 850^e anniversaire de la consécration de la cathédrale, était, ainsi que le rappelle Arnaud Timbert dans sa préface, l'occasion de célébrer les travaux précurseurs de Jacques Henriot, dans le style concis et clair qui était le sien. Il fut en effet l'un des premiers et principaux acteurs des études sur la première architecture gothique. Il serait impossible de citer toutes les collaborations réunies à l'occasion de ce colloque, je signalerais plus particulièrement celles de Philippe Plagnieux et d'Éliane Vergnolle, ainsi que celles de Claire Pernuit-Faron, sur les traces de Lydwine Saulnier, et de Mathieu Lours, sur les fastes de l'époque des Lumières.

La Charpente de la cathédrale de Bourges. De la forêt au chantier, par Frédéric Épaul, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, « Perspectives historiques », 2017, 184 p. (fig. 3)

La cathédrale de Bourges – avec sa charpente d'une longueur de 100 mètres et d'une hauteur de 50 mètres – est inscrite sur la liste du patrimoine mondial depuis 1992. L'ouvrage consacré à cette charpente est l'œuvre d'un spécialiste, dont les travaux antérieurs ont porté sur les charpentes normandes et sur celles de plusieurs édifices du Val-d'Oise. Cette étude s'appuie sur une grande campagne de relevés et sur 300 prélèvements dendrochronologiques (laboratoires de Besançon, de Rennes et de Nantes). L'auteur part d'une étude des bois d'œuvre utilisés, de leur provenance, de leur stockage et du profil des arbres (morphologie, croissance, âge), et conclut à une provenance des bois de l'ancienne forêt de Saint-Palais, située à une vingtaine de kilomètres au nord de Bourges. Les observations sur la taille des grumes, le marquage des bois, le levage des fermes permettent de dater l'avancement du chantier de la nef au XIII^e siècle. Grâce à ces investigations, l'auteur démontre que la mise en œuvre de cette charpente, de l'équarrissage au levage des fermes, avait pu demander dix mois de travail pour une équipe de dix à vingt hommes, et neuf mois pour la charpente du chœur. Il estime ainsi que le montage des grandes voûtes sexpartites, après l'achèvement de la flèche, se situerait peu après 1263, et celui de la tour sud, vers 1270. L'étude rend également compte des modifications ultérieures : reconstruction de la flèche au XVI^e siècle; travaux de restauration menés en 1747, puis de 1882 à 1887. L'examen de nombreux

bois portant des traces d'enfumage ont conduit à l'hypothèse d'une attaque de la grosse vrillette, ainsi stoppée. L'ensemble de la démonstration s'appuie sur une cartographie très complète et très soignée, des tableaux, des marquages, et bien d'autres supports.

Saint-Benoît-sur-Loire. L'abbatiale romane, par Éliane Vergnolle, Paris, Bibliothèque de la Société française d'Archéologie, nouvelle série, I, 2018, 272 p.

Éliane Vergnolle avait publié en 1985, chez le même éditeur, un gros ouvrage très illustré, intitulé *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture du XI^e siècle*. L'auteur, dans un avant-propos très nourri, explicite la révision de cette première étude en raison de l'évolution des datations aujourd'hui prononcées sur les sculptures et l'architecture de l'édifice, elle-même fondée sur les découvertes archéologiques et la lecture des fouilles anciennes en une trentaine d'années. De récentes études techniques ont conduit l'auteur à une nouvelle lecture de la construction. Dans un autre registre, les travaux portant sur la liturgie et les rencontres organisées pour la célébration du millénaire de l'élection d'Hugues Capet ont permis de réviser les hypothèses concernant les reliques de saint Benoît.

Pierre Lescot (1515-1578). Architecte du Roi & de la Pléiade, par Jean-Marie Pérouse de Montclos, photographies de Marc-Antoine Mouterde, Paris, Éditions Picard, 2018, 208 p. (fig. 4)

Lorsque fut célébré le 500^e anniversaire de la naissance du grand architecte du roi, Jean-Marie Pérouse de Montclos notait que les travaux le concernant se raréfaient. Il choisit ici d'évoquer l'œuvre de l'architecte à partir du Louvre, de l'hôtel Carnavalet, de la fontaine des Innocents, et des châteaux de Vallery et de Fleury-en-Bière. On doit remarquer que sur le Louvre, les travaux de Christiane Aulanier ont été considérablement enrichis par la publication de Catherine Grodecki sur les marchés passés par Pierre Lescot, dans les *Archives de l'art français* (t. XXVI, 1984), qui ont permis de dater précisément la construction de l'aile Henri II. Malheureusement pour la mémoire de l'architecte, Carnavalet et la fontaine des Innocents ont été profondément transformés au XIX^e siècle. Le château de Vallery a fait l'objet de travaux relativement récents, ainsi que de relevés effectués par Sabine Frommel.

Publications

Peintures italiennes du XVIIIesiècle, musée du Louvre, Paris.

Peintures italiennes du XVIIIesiècle, musée du Louvre, Paris.

Peintures italiennes du XVIIIesiècle, musée du Louvre, Paris.

Peintures italiennes du XVIII^e siècle du musée du Louvre, par Stéphane Loire, préface de Sébastien Allard, Paris, Gallimard, Musée du Louvre Éditions, 2017, 576 p.

Ce catalogue réunit 189 tableaux de peintres nés entre 1655 et 1754, tandis que 51, figurant sur les inventaires à partir du Second Empire, ont été déposés dans différentes institutions. Stéphane Loire, conservateur général du musée du Louvre, souligne l'inégale représentation des différents genres ; ainsi, les natures mortes et les paysages sont presque absents. Inégalité également de la représentativité des foyers de production : les œuvres venant de Venise et surtout de Rome sont nombreuses, or seulement 48 proviennent de Lombardie, de Bologne et de Naples, et presque aucune du Piémont et de Toscane. Il s'avère que les œuvres du XVIII^e siècle sont entrées tardivement au Louvre : on en dénombre seulement 16 dans les inventaires de 1816 et 36 en 1926. La plupart des œuvres proviennent d'achats et surtout de dons intervenus dans la deuxième moitié du xx^e siècle, notamment d'Othon Kaufmann et de François Schlageter (1983), ainsi que de Fiammetta Luly Lemme et de Fabrizio Lemme (1997). L'étude qui leur est consacrée se présente sous la forme d'un catalogue raisonné, donnant pour chaque œuvre l'ensemble des connaissances disponibles, outre une bibliographie récente. Sont à noter les travaux antérieurs de Stéphane Loire sur l'école de Bologne, en 1996, et sur celles de Florence, de Gênes et de la Lombardie, en 2006.

Viollet-le-Duc et Pierrefonds. ***Histoire d'un chantier***, par Arnaud Timbert, préface d'Étienne Poncelet, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017, 532 p. (fig. 5)

Cette publication d'une abondante correspondance, conservée dans un grand nombre de fonds d'archives, concernant un chantier prestigieux, permet notamment de situer l'architecte, ses méthodes, ses rapports avec les commanditaires, ainsi que l'identité de ses collaborateurs directs, inspecteurs des travaux, vérificateurs, sans parler des entrepreneurs et des artisans. Les tableaux et index que comporte l'ouvrage contribuent ainsi à l'élaboration d'un véritable annuaire du bâtiment pour chacune des professions, entrepreneurs et ouvriers de ce secteur, tailleurs de pierre, bardeurs, appareilleurs, sculpteurs, aussi bien que des ouvriers du métal, serruriers, plombiers, couvreurs, et des métiers du bois, charpentiers, menuisiers, etc. Cette prosopographie avait été tentée de longue date, mais il semble que de monument en monument, le thésaurus devienne de plus en plus complet. Arnaud Timbert, depuis une quinzaine d'années, de Vézelay à l'ensemble de la Bourgogne, a transcrit et publié de nombreuses correspondances documentant les restaurations. Il fut, en outre, l'organisateur d'un colloque sur l'emploi du plomb et du fer

dans l'architecture gothique – dont les actes ont fait date – et a publié, en 2014, un dossier sur les chantiers successifs de la cathédrale de Chartres. Parmi ses observations, on note la mise en évidence de modernisations, d'un chantier à l'autre, en dépit de la relative permanence des savoir-faire, cette lecture pouvant différer entre médiévistes et contemporanéistes. L'avant-propos, portant sur le chantier de Pierrefonds proprement dit, fait état de l'exploitation de sources concernant l'état des ruines avant la reprise de la restauration et des découvertes archéologiques survenues depuis le xix^e siècle (objets, ossements) ; les fouilles permettent de quantifier le bouleversement des terres et des déblais, de constituer une stratigraphie plus précise des sols, mettant en évidence la présence de nappes phréatiques. L'auteur de cette complète enquête souhaiterait que soit lancée l'étude des répercussions entraînées par un grand chantier, l'émergence de services qui répondent à de nouveaux besoins, ce que Viollet-le-Duc avait plusieurs fois souligné, et que l'on retrouve autour de la construction de nouvelles lignes de chemin de fer.

Odorico. L'art de la mosaïque, par Capucine Lemaitre, repérage et inventaire Daniel Enocq, photographies Hervé Ronnie, Rennes, Éditions Ouest-France, 2018, 288 p. (fig. 6)

Isidore Oderico (1893-1945) appartenait à une famille de mosaïstes italiens, émigrés du Frioul dans la deuxième moitié du xix^e siècle. Son œuvre considérable a fait l'objet d'une exposition à Rennes en 2009. Formé à l'École des beaux-arts de Rennes, il s'inscrit dans l'esprit du mouvement Art déco et de l'Exposition de 1925. Les programmes hygiénistes suscitent des projets où les mosaïques tiennent une place importante : piscines, bains-douches, fontaines, mais aussi crèches et écoles. Le sport et la villégiature sont également à l'origine de nombreuses réalisations d'hôtels, de villas, dans lesquels les mosaïques jouent un rôle décoratif majeur dans l'architecture de l'entre-deux-guerres. La maison Odorico avait ouvert des succursales à Nantes, Angers et Dinard.

Cet ouvrage n'est pas seulement une monographie de l'œuvre d'Odorico, il offre un chapitre encyclopédique sur l'histoire de la mosaïque, depuis son essor au xviii^e siècle, alors que la mosaïque est créditée pouvoir pérenniser les peintures : à Rome (la première manufacture fut celle du Vatican), à Venise, les mosaïstes sont employés à Saint-Marc et sur les chantiers de restauration des antiquités. En France, la première manufacture est celle de Briare. Les chantiers sont nombreux au xix^e siècle. On peut suivre, grâce à cette étude, la diaspora des mosaïstes du Frioul : leur implantation dans le sud-est de la France (les Mora), où ils travaillent notamment sur les chantiers de Questel et de Revoil et aux restaurations (monuments antiques de Nîmes) ;

les familles Patrizio à Marseille et à Rennes ; les Pellarin à Nice ; les Lizier dans le sud-ouest ; les Fossato à Bordeaux ; les Fedele d'Agustin à Roubaix et à Lille ; les Zanussi et les Cristofoli à Nantes ; les Teselin, les Favret à Nevers, etc. Facchina œuvre pour l'opéra Garnier. Ainsi, cette étude, remarquablement illustrée, apporte-t-elle de nombreux éléments nouveaux à l'histoire de l'architecture française.

Les Multiples vies de l'appartement de Le Corbusier, par Franz Graf et Giulia Marino, préface d'Antoine Picon, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Cahiers du TSAM », 2017, 195 p. (fig. 7)

Propriété de la Fondation Le Corbusier – l'appartement-atelier que l'architecte et son épouse occupèrent de 1934 jusqu'à sa mort, en 1965, dans le XVI^e arrondissement de Paris – nécessitait il y a quelques années d'importants travaux d'entretien et de restauration. Consciente de son devoir d'exemplarité et au moment où l'immeuble était sur le point d'intégrer la liste des biens du patrimoine mondial, la Fondation décidait, avant de se lancer dans l'opération, de confier à deux enseignants chercheurs de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) la réalisation d'une étude documentaire et technique approfondie sur l'histoire et les transformations successives de ce lieu devenu mythique, mais au fond insuffisamment connu (voir l'article dans ce numéro, p. 20-21).

La publication, directement issue de cette recherche menée par Franz Graf et Giulia Marino au sein du laboratoire TSAM (Technique et sauvegarde de l'architecture moderne) de l'EPFL, propose une monographie fondée sur un minutieux dépouillement d'archives et accompagnée d'une importante iconographie, pour l'essentiel inédite à ce jour. Mais au delà d'un remarquable travail d'érudition, l'ouvrage propose aux futurs maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre, une ligne directrice quant aux travaux à prévoir, fondée sur deux caractéristiques déterminantes du lieu : la complexité des « couches » historiques, résultant souvent de la volonté même de Le Corbusier et qui constituent sa matérialité actuelle, comme son statut incontournable d'espace habité.

« Hôtel particulier » en superstructure, pour reprendre l'image des auteurs, l'appartement-atelier de la rue Nungesser-et-Coli constitue un manifeste internationalement connu du Mouvement moderne ; Franz Graf et Giulia Marino le démontrent ici, de façon accessible à un large public. Ils montrent aussi, en proposant des pistes concrètes, l'extrême délicatesse qu'impose la restauration d'un tel « monument ».

François Goven

De la halle Freyssinet à Station F, sous la direction de Borina Andrieu et Valérie Valentin (Wilmotte & Associés), textes et interviews de Michèle Leloup, Paris, Gallimard, « Alternatives », 2017, 192 p. (fig. 8)

Cette halle, construite en 1928 par Eugène Freyssinet (1879-1962), précurseur de l'emploi du béton précontraint, pour les Messageries d'Austerlitz, connu de nombreuses affectations ultérieures, avant d'être menacée de démolition après 1970. En 1991 fut créée la ZAC Paris Rive Gauche, puis, à proximité, fut implantée la Bibliothèque nationale de France. La Semapa, sous la direction de Serge Blisko, fut chargée de « recoudre » un quartier où s'installait en bord de Seine l'université Paris-Diderot, tandis que les Grands Moulins de Paris devaient être transformés en bibliothèque. En 2003, Bruno Fortier remporta la consultation lancée par la Semapa pour l'aménagement du secteur ; la restauration de la halle Freyssinet fut incluse dans la restructuration de la rue du Chevaleret. François Loyer et Jean-François Cabestan intervinrent pour la sauvegarde de la halle, dont l'inscription au titre des monuments historiques n'est advenue qu'en 2012. Après une phase d'études, il fut décidé qu'un campus numérique s'implanterait dans la halle : le porteur du projet, Xavier Niel, décrit sa fonction comme celle d'un « vaste incubateur abritant 1 000 start-up », placé dans la partie centrale. Elle se situe dans une cuvette, au niveau d'origine du rail, à 9 mètres au-dessous des quartiers neufs environnants, auxquels la relie deux passages publics. Un auditorium, des salles de réunion, des antennes des services publics l'entourent. Le cabinet Wilmotte & Associés s'est adjoint Frédéric Didier, ACMH, chargé de la restauration du béton, objet d'un traitement très attentif, ainsi que l'armature en ciment armé de Freyssinet, qu'il compare à un parapluie de béton reposant sur un nombre minimal de points d'appui. L'ensemble a été inauguré en juin 2017.

L'Architecture. Entre pratique et connaissance scientifique, sous la direction de Jean-Louis Cohen, avant-propos d'Agnès Vince, préface de Philippe Grandvionnet, Paris, Éditions du patrimoine, « Recherche et Architecture », 2018, 174 p. (fig. 9)

Ce volume, issu de la rencontre du 16 janvier 2015 au Collège de France, est le premier de la collection « Recherche et architecture », publiée par le bureau de la recherche architecturale du ministère de la Culture. En 1999, les *Cahiers de la recherche architecturale* étaient devenus *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, avec le statut de revue scientifique, depuis 2006. Parmi les articles de ce numéro, retenons ici : « Les nouveaux horizons de l'histoire de l'architecture », par Jean-Louis Cohen ; « La restauration de l'architecture du xx^e siècle, modes de recherche », par Franz Graf ; « La recherche par le projet au delà et au cœur de l'architecture », par Antoine Picon.

Ouvrages d'archéologie

Origines de l'Homme, origine d'un homme. Mémoires, par Yves Coppens, Paris, Éditions Odile Jacob, 2018, 464 p.

Mémoires d'un grand savant, qui ne portent pas seulement sur Lucy, et qui, d'une plume humoristique, retrace les étapes et le contexte des découvertes dont il a été l'acteur.

La Préhistoire de la France, sous la direction de François Djindjian, Paris, Hermann, « Histoire et Archéologie », 2018, 470 p.

Le développement de l'archéologie préventive et une approche pluridisciplinaire de l'archéologie (sciences exactes, sciences humaines, sciences de la terre, etc.) ont permis de fonder des hypothèses plus complètes sur la chronologie des premiers peuplements depuis un million d'années : des hypothèses sur les paysages quaternaires, sur l'éthologie des espèces animales et sur les sociétés des chasseurs et des cueilleurs. Cet ouvrage fait le point sur les connaissances actuelles d'une large période, qui s'étend des origines jusqu'à 7000 ans.

La Protohistoire de la France, sous la direction de Jean Guilaine et Dominique Garcia, Paris, Hermann, « Histoire et Archéologie », 2018, 540 p. (fig. 10)

Dans le même esprit que l'ouvrage précédent, cette protohistoire, dans un cadre européen, fait le point sur les avancées des connaissances, des premières communautés d'agriculteurs du néolithique jusqu'à la guerre des Gaules, soit six millénaires, étudiés sous les aspects culturels, économiques et sociaux. Là encore, il s'agit du fruit de contributions nombreuses de chercheurs et d'universitaires qui se fondent sur les apports des fouilles extensives et des sciences connexes.

Archéologie dans l'Aube. Des premiers paysans au prince de Lavau. 5300 à 450 avant notre ère, « catalogue d'exposition, Hôtel-Dieu-le-Comte, Troyes, mai 2018–novembre 2019 », sous la direction de Vincent Riquier, Gent, Snoeck, Département de l'Aube, 2018, 460 p. (fig. 11)

Le département de l'Aube, qui appartenait à l'ancienne province de Champagne, est situé sur un axe est-ouest, qui va des plateaux turcs à l'Atlantique, et nord-sud, qui s'étend des rivages baltes jusqu'à la Méditerranée. Il est traversé par les vallées de la Seine et de l'Aube. Ainsi se trouve-t-on au croisement des routes migratoires et commerciales, bien avant les foires de la Champagne médiévale. Cet ouvrage vient à l'appui d'une exposition intitulée « ArchéoAube », portant non seulement sur l'extraordinaire découverte de la tombe princière de Lavau, en 2015, mais qui rend également compte des nombreux travaux des xix^e et xx^e siècles, et sur les objets collectés appartenant au néolithique, à l'âge du bronze et au premier âge du fer. L'exposition, dont le commissaire est Nicolas Dohrmann, est organisée par le Conseil départemental de l'Aube et l'Inrap.

De 1913 au Code du patrimoine. Une loi en évolution sur les monuments historiques, sous la direction de Jean-Pierre Bady, Marie Cornu, Jérôme Fromageau, Jean-Michel Leniaud, Vincent Négri, épilogue par Maryvonne de Saint Pulgent, Paris, La Documentation française, 2018, 628 p. (fig. 12)

Cet ouvrage fait suite à un premier volume consacré à la loi de 1913, dont on célébrait, en 2013, le centenaire et le prochain changement de dénomination. Ce deuxième volume étend études et réflexions jusqu'aux années 2000 et à la publication du Code du patrimoine. L'ouvrage illustre un dialogue entre le droit, l'histoire et les sciences de la conservation, afin notamment d'éclairer les changements intervenus dans l'interprétation et l'application de la loi de 1913, et d'expliquer le droit qui s'applique aujourd'hui. Cette somme réunit 40 contributions. Elle s'accompagne d'un album donnant un échantillonnage des monuments historiques et d'une quarantaine de notices biographiques des acteurs du patrimoine à des titres divers : administrateurs, inspecteurs généraux des monuments historiques et ministres.

2017–2018